

**IL ÉTAIT UNE FOIS L'ETHNIE : POUR UNE CRITIQUE DU PARADIGME
« GUERRE ETHNIQUE » DANS *LES PETITS-FILS NÈGRES DE
VERCINGÉTORIX* D'ALAIN MABANCKOU**

Bédia Jean-Fernand
Université Alassane Ouattara
Bouaké
Côte d'Ivoire

INTRODUCTION

Notion fondatrice de l'ethnologie, et par ailleurs très féconde en sociologie, l'ethnie est également un paradigme qui fait fortune dans le champ littéraire, notamment dans le roman des nouvelles guerres africaines. Pour prendre la mesure de cette tendance historique des écritures fictionnelles se rapportant à l'état de l'Afrique depuis la fin de la décennie 1980, il suffit de se référer à la fortune des textes *Sozaboy* de Ken Saro-Wiwa, dont il faut rappeler la mort par pendaison publique sous le régime des militaires au Nigéria. Dans cette même veine, l'historiographie littéraire reste marquée par *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma, *Johnny chien méchant* d'Emmanuel Dongala, *Les petits-fils nègres de Vercingétorix*, *Inyenzi ou les cafards* de Scholastique Mukasonga, *Mais le fleuve tuera l'homme blanc* de Patrick Besson ; pour ne citer ces œuvres et leurs auteurs.

Hormis les tueurs à gage de génocidaires en fuite et les agents de services secrets occidentaux au service de dictateurs comme dans le roman de Patrick Besson, les héros de ces romans sont des enfants-soldats, devenus par l'ironie de l'âge et de l'histoire des vétérans de guerre, à l'image du personnage de Birahima dans les récits d'Ahmadou Kourouma. Mais à travers le « parcours global d'existence » de cette espèce de mythe littéraire du roman postcolonial, les romanciers des nouvelles guerres africaines dressent un tableau à la fois polémique et heuristique des altérités africaines. Un relai narratif du « moi ethnique » africain mis en exergue par des discours de convenance, conçus en lien avec ces épistémologies dogmatiques de la pensée unique nourries aux stéréotypes et aux nombreux clichés éculés, quand il est question de l'Afrique, de son actualité politique, de son rapport à l'Occident.

Le corpus de ce propos aurait pu être le romancier Ahmadou Kourouma et ses romans *Allah n'est pas obligé* (2000) et *Quand on refuse on dit non* (2004), deux textes

qui ont eu une répercussion politique au-delà des frontières de l'Afrique. Cependant, pour une raison aussi historique que subjective, c'est sur Alain Mabanckou et son récit fictionnel *Les petits-fils nègre de Vercingétorix* que s'est porté l'intérêt de cette étude. Il s'agira de questionner son discours de représentation des altérités mises en scène dans cette œuvre romanesque qui entend porter témoignage des crimes sexo-spécifiques au cours de la guerre qui a traumatisé le peuple congolais durant les années 1990.

I- L'Affaire Okonongo dans le roman ou la métaphore des « guerres ethniques » : le nouveau discours sur les altérités africaines dans l'imaginaire romanesque

« L'Affaire d'Okonongo », pour en rappeler les traits saillants narrés dans le roman est le récit du retour d'exil de France de l'ancien chef d'État, le général Édou, originaire du Nord du Viétoongo, écarté du pouvoir par des élections, cinq ans auparavant. Il entreprend une tournée dans sa région natale, et prévoit une escale à Okonongo, le fief d'Ossouki Wapi, ministre de l'intérieur de la nouvelle administration, un nordiste qui a osé entrer dans le gouvernement du président Lebou Kabouya, un sudiste. Afin de ridiculiser ce « traître » à la cause nordiste, quoi de mieux qu'organiser cette visite triomphale dans son village, devant ses ancêtres ; une manière de « clouer le bec à sa tribu » (p. 178). C'est donc cette tournée qui va virer en affrontements entre miliciens des deux hommes politiques issus pourtant de la même région. L'histoire d'Okonongo enseigne que le président aurait ordonné une enquête afin d'arrêter les auteurs de ces troubles, ayant occasionné par ailleurs de la mort des parents du ministre de l'intérieur. La confusion qui suit cette initiative gouvernementale sera fatale au gouvernement du président Lebou Kabouya, qui aurait attendu en vain l'aide des pays du continent et de la communauté internationale, mais surtout celle de Vercingétorix, son premier ministre. Celui-ci était censé donner aux troupes gouvernementales une potion magique (p. 185).

Derrière cette « anecdote » (p. 185) à caractère politique, selon la narratrice, où l'on retrouve malgré la surenchère fictionnelle les principaux acteurs de la tragédie congolaise des années 1990, opère subrepticement, mais efficacement un discours

devenu obsessionnel que l'on peut qualifier de révisionniste, en raison de la troncation de l'histoire qu'elle engendre. Consistant à romancer des crises politico-militaires sur fond d'antagonismes ethniques se rapportant au continent africain, cette conception de l'engagement littéraire telle qu'héritée de la pensée sartrienne a, à l'évidence, produit un stéréotype érigé en modèle de l'imaginaire anthropologique, en dehors duquel l'Afrique ne saurait exister dans le champ romanesque postcolonial. Après les « soleils » de la colonisation et des indépendances qui ont inspiré la narration de l'Afrique au XX^e siècle, c'est sans doute autour des « guerres tribales » ou des « guerres ethniques » que se cristallise la trame du roman mettant en scène les hommes et les femmes du continent africain, dans leur rapports au pouvoir politique, comme le confirme *Les petits-fils nègres de Vercingétorix*. Cette fiction romanesque, à la suite de bien d'autres, revient pour sa part sur la genèse de la crise politique du Viétoongo, anagramme poétique du Congo-Brazzaville, qui a abrité l'un des foyers d'horreur du XX^e siècle, dont le caractère effroyable et traumatisant rappelle la guerre du Vietnam, à laquelle semble faire allusion aussi savamment que subtilement le romancier par l'usage du préfixe « viet ».

Pour le lecteur qui souhaite se faire sa « propre idée sur la vision nationale des événements », il n'a pas d'autres choix que les informations manipulatrices diffusées sur les ondes de la « Voix de la révolution viétoongoise », le média d'État aux ordres par excellence, et sur celles de la « Radio-Intercontinentale » (p. 189), une parodie du slogan « Radio mondiale » dont s'affuble Radio France internationale, une chaîne radiophonique française connue pour son activisme médiatique en Afrique. La tendance de ces organes de presse dont l'évocation lève le voile sur la responsabilité des médias dans la fabrication de l'information relative aux « nouvelles guerres africaines » consiste à véhiculer la thèse de la haine tribale comme téléologie de la violence politique aux différents points cardinaux du continent.

À travers cette hallucination idéologique entretenu à dessein autour ce que la narratrice appelle « l'Affaire d'Okonongo », Alain Mabanckou poétise consciemment ou inconsciemment la nouvelle topique du moi national africain caricaturé par des médias en servitude politique. Aussi, la spécificité de la nation africaine est-elle désormais bien campée dans l'univers romanesque, à travers l'actualité brûlante des

« guerres ethniques », grâce à des écrivains renommés comme Ahmadou Kourouma, qui semblent ainsi prendre le relais de la pensée médiatique idéologiquement asservie.

La justification telle que romancée des crises nationales est en filigrane la réponse apportée à la question qu'est-ce qu'une nation africaine postcoloniale ou contemporaine, c'est-à-dire un composite explosif de groupes ethniques ou tribaux. S'inscrivant dans un ensemble de stéréotypes bien répandus, cette représentation de l'entité nationale relève d'une structure de perception-interprétation assujettie à la pensée occidentale et ses codes culturels, qui semblent influencer Alain Mabanckou. Son roman, en effet, conjugue au détour des péripéties des personnages et de la république du Viétoongo une représentation spécifique de la nation en Afrique, qui montre que le dogmatisme colonial en termes de discours de disqualification relatifs aux altérités africaines – discours placés au service de velléités géopolitiques et impérialistes – reste entier.

L'aliénation de l'imaginaire romanesque à pareille idéologie donne lieu à une prise de position de Patrick Besson (2009 : 229-231), qui s'insurge dans *Mais le fleuve tuera l'homme blanc* contre ces romans faisant de la « couleur locale afin de plaire aux éditeurs, critiques, libraires et lecteurs de gauches racistes, leur passion pour l'Afrique n'étant qu'une nostalgie travestie des colonies ». Sans l'écrire de manière explicite, Patrick Besson invite le lecteur, face à des « romans où tous les Noirs et surtout leurs dirigeants sont des fous sanguinaires anthropophages et violeurs », à prendre du recul à propos des choix narratifs des romanciers édités en France et dans le monde occidental en général. Une invite légitimement valable pour *Les petits-fils nègres de Vercingétorix*, qui réduit les causes profondes de la violente crise en république du Viétoongo au fait que ce pays soit « une mosaïque de communautés devenue source d'antagonismes dus aux manipulations des hommes politiques » ; une république dont l'actuel « président sudiste » est issu d'un coup d'État, après le renversement du « pouvoir nordiste » (p. 9-10).

Le prétexte thématique de « guerre tribale ou ethnique », en réalité, dévoile des enjeux idéologiques qui consistent à caractériser, dans la pure tradition de la philosophie des Lumières, les humanités africaines dans leur différenciation avec les civilisations occidentales. Une finalité inavouée qui trahit cette espèce de condescendance nourrie à

un ethnocentrisme séculaire, qui s'incarne dans le langage et notamment dans la politique de représentation de la culture ou des cultures africaines, par les instances de production du savoir dans le monde occidental. Paradigme de la fragilité ou de la faiblesse de la maturité des États africains, le prétexte de la « guerre ethnique » que l'on pourrait assimiler à ce que Jean-Pierre Dozon dans *Au cœur de l'ethnie* (1999 : 53) a appelé l'interprétation dominantes des tribalismes, n'est qu'un des éléments d'un discours plus général sur l'Afrique noire contemporaine. Sa fonction, insiste-il, consiste à laisser croire, à propos des nations africaines qu'il est censé décrire, que leurs problèmes s'enracinent dans une spécificité culturelle, qui reste la marque déposée du continent. Ce raisonnement qui présente le défaut majeur, selon Jean-Pierre Dozon, de procéder par stéréotypes, rejoignant en cela bien de discours sur l'Afrique noire, bien des représentations simplistes sur son histoire, rappelle que ce continent reste attaché par atavisme, à son organisation d'avant la colonisation, une organisation perpétuée, rarement altérée par le temps et par l'histoire.

C'est donc à juste titre que le paradigme « guerre tribale » ou « guerre ethnique » – euphémisme narratif du discours racial et raciste –, est assigné dans les replis de l'imaginaire romanesques pour dénoncer l'histoire parfois tragique en train de s'écrire sous certains cieux en Afrique. Et puisqu'il structure toujours dans la pensée prétendument universelle les différences anthropologiques, comme au temps du débat historique initié par Las Casas au sein de l'Église catholique et qui a inspiré l'œuvre dramatique de Jean-Claude Carrière, *La controverse de Valladolid* (1992 : 252 p.), il justifie donc l'intérêt que de grandes maisons d'édition manifestent à des auteurs partagés entre l'envie d'écrire des histoires positives sur les communautés opprimées auxquelles ils appartiennent parfois et les relations qu'ils entretiennent avec le reste de la société localisée ou globalisée ; en somme une position morale complexe.

Prenant le relai des productions cinématographiques occidentales telles *La chute du faucon noir*, *Hotel Rwanda*, *Blood diamond*, *Johnny mad dog*, *White material*, pour ne mentionner que les plus célèbres de ces dernières décennies, les œuvres romanesques qui s'intéressent aux foyers de guerres en Afrique, à l'instar de ce roman d'Alain Mabanckou, consolident l'imaginaire d'un huis clos anthropologique africain encore hors de l'histoire – pour faire allusion au discours polémique de Dakar prononcé par

Nicolas Sarkozy en 2007 –. Un huis clos anthropologique otage permanent d'une idéologie politique plus manipulatrice qu'heuristique, fondée sur la notion d'ethnie, prise dans sa parenté sémantique avec les termes de tribu ou de clan primitif. C'est ce que rapporte la narratrice Hortense Iloki, d'après la version de Christiane, son amie intime, à travers l'extrait suivant :

Elle me narra l'Affaire avec une précision telle que je crus qu'elle avait vécu elle-même les événements.

« Je suis d'accord avec toi pour dire que cette affaire concernait deux Nordistes, poursuivit-elle. Il ne faut pas perdre de vue que le nord du Viétongo est la région natale du général Edou [...]. Son ambition était de détrôner son Excellence Lebou Kabouya, son successeur. Tout le monde savait qu'il ne le pouvait que par les armes, le peuple l'ayant remercié cinq ans plus tôt ! [...]

Pour aller plus vite, on peut le dire comme ça, puisque l'échec du général aux élections, cinq ans auparavant, avait humilié les Nordistes, habitués jusqu'alors à gouverner sans partage le pays » (pp. 177-179).

Cette exégèse passe-partout des guerres postcoloniales en Afrique, si elle n'est pas unanime dans les milieux culturels et politiques, continuent néanmoins, obstinément d'entretenir avec la complicité tacite d'écrivains un certain imaginaire des civilisations et des peuples africains, après des historicités qui demeurent les plus grands scandales politico-moraux et économiques de tous les temps : d'une part, le commerce des Noirs et, d'autre part, les colonisations européennes sur injonctions des résolutions de la conférence de Berlin en 1885.

II- « Nordistes » contre « Sudistes », « miliciens romains » contre « miliciens gaulois », etc. : quand la narration des altérités africaines pose réellement problème

La représentation littéraire de l'Afrique en guerre après l'époque de la colonisation a une constance narrative qui consiste à privilégier la confrontation sanglante des altérités « ethniques » et son corollaire de viol de femmes, d'enrôlement d'enfants et d'adolescents pour la rébellion, d'enlèvement d'hommes pour des destinations inconnues. Le facteur commun à toutes ces formes d'extrêmes contemporains parfois présent dans le même roman comme c'est le cas dans *Les petits-*

films nègres de Vercingétorix est le motif tribal, ethnique. Christiane, l'amie sudiste d'Hortense Iloki aura appris cette vérité à ses dépens pour avoir épousé un nordiste :

Et voilà que les Petits-fils nègres étaient revenus ce lendemain soir pour lui administrer une « correction ». [...] Christiane n'aurait jamais pensé un seul jour laisser quelqu'un déprécier ainsi son corps [...] Et l'homme la désacralisa en répétant « traîtresse » jusqu'au moment où il libéra un rôle bestial de jouissance, se releva, gai et soulagé, le pantalon kaki au niveau de la cheville. Il donna l'ordre à un autre homme, puis à un autre encore de répéter la même besogne. (p. 54-55).

Ce que les Petits-fils nègres de Vercingétorix reprochent à Christiane, c'est d'avoir eu à « héberger un Nordiste » qui, dans le roman s'avère être son mari Gaston, lui-même enlevé par les bourreaux de sa femme et conduit vers une destination inconnue. Par cette situation qui permet aux confidences de Christiane ainsi qu'à l'ensemble du récit d'atteindre à la fois l'instant tragique et pathétique, Alain Mabanckou a réussi la narration du cliché ethnique de l'Afrique, dans un style d'engagement littéraire dont les intentions idéologiques qui ne semblent pas innocentes dans la représentation actuelle des peuples de ce continent restent à cerner.

Le crime sexo-spécifique exposé de pareille façon à travers le viol de Christiane est conçu dans le récit comme la conséquence des relations intercommunautaires marquées du sceau de la haine tribale séculaire, de la préférence ethnique. S'il y a une once de véracité que l'on peut concéder au point de vue d'Alain Mabanckou, elle se dévoile dans le propos suivant. Dans une république où les citoyens, qu'ils soient nordistes ou sudistes, sont susceptibles pendant les moments de crises sociales majeures de traiter l'autre tantôt de « chiens » (p. 47) tantôt de « menace » (p. 45) ou encore de « traîtres » à la cause nationale, ramenant ainsi dans les interstices de l'imaginaire romanesque la question de « l'ennemi intérieur », le crime sexo-spécifique ne peut qu'être un acte répressif planifié, une « correction » infligée à dessein, notamment quand les rixes politiques virent en conflit armé.

Cependant, présenté sous les artifices de ce récit fictionnel comme la conséquence d'un antagonisme ethnique séculaire, ravivé opportunément par des politiciens comme une méthodologie de conquête du pouvoir, le crime sexo-spécifique pourrait se lire comme un des aspects du discours de détournement des consciences nationales d'une autre forme de discrimination plus importante ; celle dont sont

victimes les continuums sociologiques dont l'altérisation et bien souvent les diversités anthropologiques sont instrumentalisées à souhait, selon Pierre Conesa (2011 : 144-145), au nom des intérêts des puissances impérialistes et leurs entreprises multinationales. Une stratégie discursive qui relève plus des allégations de politologues, comme le démontre ce passage tiré du roman *Johnny Chien Méchant* d'Emmanuel Dongala (2002 : 243-244) :

Si vous vous contentez seulement de reprendre paresseusement l'analyse politiquement correcte, à savoir la manipulation par les grandes sociétés, même si cela est en partie vrai, vous ne comprendrez vraiment jamais la réalité de ce pays et a fortiori vous ne trouverez aucune solution pour résoudre la crise. Il faut voir la politique par le bas. Au bout du compte, c'est un conflit de fond entre les deux grandes ethnies du pays, les Mayi-Dogos et les Dogo-Mayis, un conflit qui, vieux de bientôt un demi-siècle, lorsque les leaders de ce pays se battaient pour s'octroyer le pouvoir abandonné par le colon. C'est un conflit ethnique qui se cache sous ces avatars.

Il est évident, pour les populations piégées dans la fournaise de ces guerres postcoloniales inaugurées au début des années 1970 avec la guerre du Biafra au Nigéria, que ces analyses de « mangeurs de cassoulet » selon un personnage du roman d'Emmanuel Dongala ne peuvent que susciter la contestation et la révolte. Répondant à la question d'un journaliste mettant en cause la responsabilité des compagnies pétrolières et diamantifères dans le conflit au « pays des Diables rouges », périphrase renvoyant au Congo-Brazzaville, le politologue préfère éviter les écueils de la conscience taxée de « paresseuse », qui érige l'Occident en bouc-émissaire. Une attitude partagée par Alain Mabanckou qui reprend à son compte le titre *Le sanglot de l'homme noir* de Pascal Bruckner, pour dénoncer, écrit-il, « la tendance qui pousse certains Africains à expliquer les malheurs du continent noir – tous ses malheurs – à travers le prisme de la rencontre avec l'Europe » (2012 : p. 11).

Dans ce cas, il n'est pas à exclure que si le roman, en tant que genre littéraire, s'intéresse depuis plus deux décennies maintenant aux conflits post-guerre froide dans les pays africains comme au Nigéria, au Libéria, en Sierra Leone, en Côte d'Ivoire, ou Congo, pour considérer le cas de *Les petits-fils nègres de Vercingétorix*, ce n'est pas prioritairement dans l'intention de s'insurger contre le discours récurrent historicisant les altérités africaines à travers le paradigme « guerre ethnique ». Or, Le constat de fond

que pose ce nouveau discours poétique relatif au moi ethnique africain est qu'il masque des problématiques transhistoriques, comme celle de la destruction de vies humaines pour des raisons de positionnement géostratégiques. L'Afrique n'est pas le seul continent dans l'histoire des relations internationales à subir la rigueur de cette philosophie de la géopolitique qui, au siècle dernier, avait servi de soubassement à la doctrine du pouvoir nazi. L'historiographie littéraire de l'Europe porte encore à travers ses lignes les témoignages du colonialisme nazi sur fond de massacres ethnico-spécifiques et de réduction en servitude pour les besoins de l'économie de marché, comme en témoigne Robert Antelme, dans son roman autobiographique, *L'espèce humaine* (1957 : 44-45) :

Il y a quelques jours que nous sommes ici. Le lendemain de notre arrivée, on nous a rassemblés devant l'église, et des civils sont venus chercher ceux qui étaient susceptibles de travailler à l'usine. On a vu apparaître sous le rayé un tourneur, un dessinateur, un électricien, etc. Après avoir trié tous les spécialistes, les civils ont cherché d'autres types qui pourraient faire des corvées dans l'usine. [...] Les SS, eux se tenaient à l'écart. Ils avaient ramené la cargaison, mais ils ne triaient pas, c'étaient les civils qui triaient. [...] Devant le civil, le SS ne saisissait pas tout de suite ; il avait ramené la cargaison, il n'avait pas pensé qu'il pût contenir des tourneurs. Il regardait le civil avec sérieux, pas admiratif, mais comme on regarde l'homme compétent ; celui qui avait réussi à découvrir là-dedans un homme qui pouvait, même en Allemagne, créer quelque chose avec ses doigts et qui ferait à l'usine le même travail qu'un ouvrier allemand.

Parce qu'il occulte, par des choix narratifs conscients cette téléologie de ces guerres doctrinales du colonialisme, abusivement appelées « guerres ethniques » ou « guerres religieuses » sous les tropiques, le roman d'Alain Mabanckou qui penche plus pour une critique du pouvoir politique africain contemporain en raison de sa gestion calamiteuse des différences ethniques, ne peut être que le prolongement de ces discours de contournement ou d'absolution de la responsabilité des puissances occidentales. Prises dans le manège des ambitions géostratégiques, elles occasionnent des guerres en instrumentalisant les diversités sociologiques. C'est que l'ancien général Roger Trinquier (2008 : 5) a appelé, à travers un titre évocateur, *La guerre moderne*. Perçue comme un ensemble d'actions de toutes natures politiques, sociales, économiques, psychologiques, armées, etc., cette guerre qui vise, d'après le général français, le

renversement du pouvoir établi dans un pays et son remplacement par un autre régime, suppose de la part des puissances géopolitiques l'exploitation des tensions internes du pays attaqué, des oppositions politiques, idéologiques, sociales, religieuses, économiques, susceptibles d'avoir une influence profonde sur les populations.

« Guerres justes et injustes », pour reprendre d'autres qualificatifs dont les affublent certains spécialistes en sciences politiques comme Michael Walzer (2006), quel qu'en soit leur mode de désignation, ces belligérances armées dont la particularité est de ne point être déclarées selon François Géré, préfacier de l'essai de Roger Trinquier (*ibidem* : VI), ont des conséquences qui se révèlent pour le moins tragiques pour les destinées nationales en Afrique. De là, se dégage la principale déficience de la critique politique du roman *Les petits-fils nègres de Vercingétorix*, en raison de l'angle de narration privilégié par le romancier pour faire connaître sa part de « vérité » sur la banqueroute politique du Congo-Brazzaville dans les années 1990. En étouffant les relents d'odeurs de pétrole (p. 216) par la « putréfaction » (p. 57) de corps de femmes violées, « souillées » (p. 56), transformées en « immondice » (p. 56), à cause de leur prétendue appartenance ethnique, Alain Mabanckou fait le choix d'inscrire sa fiction littéraire dans la tradition des textes et des discours qui font sans cesse le procès des altérités africaines pour éviter d'interroger l'histoire des peuples telle qu'elle se pense et se conçoit dans les chancelleries, avant d'être mise en scène à l'intérieur des frontières étatiques.

L'on se doute qu'en filigrane de cette mise en accusation des « Petits-fils nègres de Vercingétorix », version général Edou ou Lebou Kabouya, hommes politiques de la république fictive du Vietongo, c'est une part conséquente de l'histoire de la relation franco-africaine qui est ainsi mise sous le boisseau de la critique. L'inavouable côté obscur de l'histoire géopolitique, masqué par la critique romanesque, est celui qui exacerbe les crimes ethno-spécifiques, c'est-à-dire les violences perpétrées contre un peuple, en raison de son ethnicité jugée subalterne, pour ne pas dire arriérée. Cela a été la téléologie de la relation politique entre l'Europe et l'Afrique, inaugurée dès 1885 à la conférence de Berlin. Au nom d'une idéologie la présentant supérieure, et pour se créer des opportunités économiques mondiales sans précédent, l'Europe a instrumentalisé les altérités africaines qu'elle a confinées dans l'imaginaire de peuples barbares, dépourvus

de civilisation et qui ne comprennent que le langage de la force, comme ironisait Ahmadou Kourouma dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* (1990 : 12).

L'instrumentalisation des altérités africaines hier comme aujourd'hui, quelle que soit la façon dont elle est exposée, a toujours procédé par la politique du diviser pour mieux régner. C'est pourquoi l'on ne s'étonnera pas de l'idée que les dirigeants politiques qui avancent l'argument ethnique pour prétexter la guerre trahissent une stratégie datant du conclave raciste de Berlin, au lendemain d'un siècle de révolution intellectuelle et scientifique qualifié de « siècle des Lumières » en Europe. À la différence que le rôle de destruction d'altérités est aujourd'hui délégué à des agents politiques africains, si l'on accepte évidemment de tirer toutes les conséquences réactualisées des enseignements de Machiavel. De sorte que les principaux et uniques responsables de ces morts « ethniques », de ces victimes aux « vies sans valeur » selon l'expression de l'historien Gilles Manceron (2003 : 136), de ces massacres « acceptables » dans la conscience d'une certaine « communauté internationale », et qui demeurent en réalité les « dommages collatéraux » des guerres de positionnement géostratégiques en Afrique, sont toujours identifiés comme étant des politiciens locaux. Ces derniers ne sont-ils pas dépeints par Ahmadou Kourouma, dans *Allah n'est pas obligé*, comme des « gangsters » qui se partagent leurs peuples, les territoires et leurs richesses. En l'occurrence, C'est aussi la conclusion immédiate que tire tout lecteur de cet extrait du discours du « clone » viéto-golois de Vercingétorix le Gaulois :

Je vous le dis, et je ne cesserai de vous le dire : nous n'avons pas perdu la guerre, nous avons perdu la bataille, pour reprendre les mots du général de Gaulle. Le Sud va opposer une résistance farouche au pouvoir qui vient de s'installer à Mapapouville. Nous sommes majoritaires. Nous avons le pétrole ! Nous avons la mer ! Tous les grands intellectuels de ce pays sont des Sudistes ! Les nordistes n'ont que des forêts [...] Nous nous battons pour que nos enfants ne disent pas un jour que nous avons plié le genou devant ces Nordistes, ces fils de piroguiers, de pêcheurs, ces peuples sans chemins de fer, sans mer et sans pétrole ! (p. 216).

L'essentialisme morbide et mortifère dénoncé avec des œillères à travers les prétendues guerres ethniques en Afrique dans des écritures littéraires majoritairement publiées par des maisons d'éditions aux pouvoirs médiatico-culturels illimités pose la question du rôle ambigu de l'écrivain dans la représentation sclérosée de ce continent. Aussi

effroyable et immoral que puisse paraître le génocide annoncé dans cette guerre larvée entre « Nordistes » et « Sudistes » sous le regard des reporters de la « Radio intercontinentale » symbolisant les yeux des puissances impérialistes dans ces enfers montés de toute pièce par leurs stratèges en géopolitique, sa narration situe les responsabilités uniquement à une échelle locale. Il faut bien admettre que c'est en l'occurrence une forme d'engagement littéraire qui invite à plus d'esprit critique, au regard des effets plus destructeurs que philanthropiques qu'il produit sur l'image du moi ethnique africain.

III- Le roman de l'Afrique des ethnies et des génocides, une littérature au service de l'idéologie impérialiste ?

Dans ce récit d'Alain Mabanckou, la poétique de l'imaginaire national des pays africains aurait eu une allure de discours inachevé sans l'évocation du génocide, en tant que « vastes tueries totales » selon Jean Hatzfeld (2003 : 28), planifiées pour la conquête du pouvoir d'Etat. Voici en quelques lignes comment Alain Mabanckou convoque le thème de génocide dans le roman :

Mes chers frères et sœurs, le pouvoir illégitime de Mapapouville a décidé d'anéantir notre région, d'écraser tout ce qui respire. Sur l'échelle de la barbarie, cela ne relève plus de la tuerie mais d'un véritable génocide. N'ayons pas peur des mots (p. 218).

C'est donc à travers cet extrait du discours prononcé par Vercingétorix lui-même que le romancier annexe, outre l'Afrique des ethnies, celle des génocides dans son roman. Si pour être d'accord avec Patrice Nganang (2007), que la littérature sur l'Afrique ne peut plus s'écrire comme si le génocide rwandais n'avait jamais eu lieu, Alain Mabanckou semble présenter une causalité de cet extrême contemporain, qu'il se joue sur les bords du Fleuve Congo ou sur les milles collines, ou ailleurs dans la boucle du cacao, pour faire allusion au roman posthume d'Ahmadou Kourouma, *Quand on refuse on dit non*, comme la conséquence du tête à tête de l'Afrique avec elle-même. Autrement dit, les États africains ne peuvent connaître d'essor démocratique, si leurs imaginaires nationaux sont pris au piège des haines ethniques.

Cette peinture obsessionnelle de l'Afrique aux prises avec les démons de l'ethnie ou de la tribu, synonyme d'atavisme primaire, est-elle le point de vue de ces auteurs qui

se considèrent comme des historiens, parmi tant d'autres, des « nouvelles guerres africaines » ? Ou s'agit-il plutôt de l'opinion d'une certaine pensée éditoriale littéraire occidentale, qui tente de maintenir le continuum sociologique africain romancé dans les liens d'un schéma stéréotypé, qui n'est pas sans rappeler de la doctrine colonialiste de l'Europe des Lumières, à propos des humanités africaines ?

Derrière cette interrogation, se profile en réalité la question du rôle des « lieux de la culture », en l'occurrence les maisons d'éditions parisiennes, dans la politique de représentation de tout un continent. Une responsabilité que Patrick Besson (2009 : 229-231) tente de clarifier pour les lecteurs de son roman *Mais le fleuve tuera l'homme blanc*. Evoquant le cas de Sony Labou Tansi, le romancier français écrit :

Il y a deux œuvres de Sony Labou Tansi : celle qui arrive chez l'éditeur et celle qui en ressort. Ce sera peut-être l'un des plus grands scandales intellectuels du XX^e siècle, quand l'Afrique et sa littérature seront à leur place et compteront leurs mots : comment les romans de Sony furent revus, corrigés, nettoyés et retailés par le personnel littéraire français. [...] L'auteur faisait de la couleur locale afin de plaire aux éditeurs, critiques, libraires et lecteurs de gauche racistes, leur passion pour l'Afrique n'étant qu'une nostalgie des colonies. Romans où tous les Noirs et surtout leurs dirigeants sont des fous sanguinaires anthropologiques et violeurs. Sa pensée ? Bougies et ancêtres ?

La remarque à la quelle conduit ce que l'on peut qualifier de lifting narratif et idéologique au goût de la pensée occidentale concernant les œuvres de certains romanciers africains « d'expression française » est que ces dernières apparaissent comme un élément constitutif du champ de pouvoir impérialiste, et donc construisent prioritairement un regard stéréotypé qui reste celui d'une couche importante de l'Occident sur une partie du monde, où il entend maintenir sa domination culturelle, politique et économique. Ainsi dans la représentation du moi ethnique africain attendu de ces romanciers de la part des éditeurs hexagonaux qui ont fait, entre autres, d'Alain Mabanckou, de Sony Labou Tansi ou d'Ahmadou Kourouma par exemple les porte-étendards de la littérature francophones, l'angle de la guerre tribale ou ethnique est utilisé comme un marqueur d'empreinte génétique identitaire, mais aussi à la fois comme le signe d'une utopie africaine quant à la relation apaisée avec l'objet politique.

Sur la façon de se représenter les causes des conflits en Afrique, sans vouloir exempter les politiciens du continent de leur responsabilité, l'image des nations

africaines que produit le romancier à travers celle de la nation Viétocongoloise divisée entre « Nordistes » et « Sudistes » pose une question qui dépasse la pensée intrinsèque du roman. Se situant à la remorque de discours officiels comme celui prononcé par l'homme d'État français à Dakar à l'été de 2007, la communication romanesque entreprise par Alain Mabanckou au sujet des guerres postcoloniales n'est pas dénuée d'idéologie politique. Son enjeu qui participe implicitement des stratégies globales de contrôle de l'image de l'Afrique pour les grandes conquêtes géopolitiques comme cela est apparu d'abord avec le commerce triangulaire ou le traite négrière, puis avec la conférence de Berlin en 1884, trahit une réalité, devenue désormais un secret de polichinelle. Dans une course effrénée à la notoriété, une certaine catégorie d'intellectuels s'autorise à s'exprimer notamment sur les sujets et les dossiers qui se « vendent » bien, mais surtout qui rendent légitimes et permanentes les idées reçues sur l'Afrique. La légitimité que ces derniers ont acquise dans leur domaine, en l'occurrence la « littérature africaine d'expression française » leur donne le droit de parler de tout, quitte à surenchérir les clichés et autres stéréotypes à propos d'un continent, dont la caricature alimente les mythes tous aussi manipulateurs qu'illusionnistes comme la « mission civilisatrice » de l'Occident ou encore la France « gendarme de l'Afrique ».

Dans ce scénario bien rodé de la comédie intellectuelle qui continue de rendre possible ou de faire le lit de tous les crimes contre l'humanité, certains romanciers se mettent à faire le jeu des passions et des calculs géopolitiques. Il ne s'agit pas là d'une critique de complaisance, si l'on partage avec Edward Saïd (2000 : 14) l'idée que le roman et la culture en général sont une sorte de théâtre où diverses causes politiques et idéologiques s'apostrophent. Loin d'être un monde appolinien d'harmonieuse sérénité, selon le critique américain d'origine palestinienne, l'œuvre littéraire peut se muer en champ clos où ces causes vont s'afficher clairement et se battre. La méfiance observée donc tout au long de ce propos dénonçant les modalités de la narration de la question ethnique dans ce roman d'Alain Mabanckou tout comme dans celui d'Ahmadou Kourouma, *Quand on refuse on dit non*, est orientée par la prise de conscience que le genre romanesque est un média culturel manipulable à souhait.

À travers ce recul, face à l'œuvre d'un romancier d'envergure dans le monde de la francophonie littéraire politisée, c'est la critique de l'idéologie du roman des guerres

postcoloniales africaines qui est ainsi examinée, à l'aune du rôle historique joué par le genre romanesque dans l'expansion des idées coloniales, comme le développe si bien Edward Saïd dans *Culture et impérialisme* (2000). Il ne s'agit pas d'expliquer les génocides et autres massacres importants au cours des guerres prétendument qualifiées d'ethniques par les idées du type de roman historique dont Alain Mabanckou est devenu un chantre parmi tant d'autres. En revanche, il s'agit d'évaluer la place de certaines idées relatives à l'écriture des foyers de guerre africains, dans les politiques impérialistes voire colonialistes, de même que l'a été l'altérisation négative des cultures africaines et non occidentales en général dans le discours des philosophes et des scientifiques dont les postulats idéologiques ont servi de bases théoriques aux conquêtes coloniales des nations européennes, y compris celle de l'Allemagne hitlérienne.

On peut, avec Achille Mbembé, notamment dans l'Avant-propos à la deuxième édition de son essai intitulé *De la postcolonie* (2000 : IX), se faire une idée de la nature de ces postulats idéologiques devenus des lieux communs si courants dès lors qu'il s'agit de l'Afrique. Le paradigme de « guerre ethnique », s'il faut le cerner dans sa fonction narrative et dans sa nature effective, est une voie d'infiltration, dans le roman, de l'afro-pessimisme, une espèce d'avatar d'imagination raciste, de discours malveillant, jamais loin de l'injure, se déployant dans une forme d'épistémologie qui tend, de plus en plus à ne plus élaborer sa connaissance de l'Afrique que sur la base de données fragmentaires, de demi vérités, de mensonges, de fictions et d'anecdotes recueillies vaille que vaille, et que nul ne peut vérifier, mais auxquelles tous souscrivent et s'en vont répétant à qui mieux mieux.

Sans vouloir imputer à des auteurs comme celui de *Les petits-fils nègres de Vercingétorix* la responsabilité des guerres, dont les commanditaires surfent sur la représentation des nations africaines assimilables à un corps social marquée par l'exclusion d'une partie de lui-même pour des raisons variables d'ordre géographique, culturelle, religieux, etc., il n'est pas exagéré d'évoquer leur rôle de passeurs contemporains d'idées impérialistes voire colonialistes. En admettant aujourd'hui que la narration des causalités des guerres en Afrique participe plus de la criminalisation des huis clos anthropologiques du continent qu'elle n'invite à une prise de conscience de la supposée incapacité congénitale des Africains à construire des États démocratiques,

Alain Mabanckou ne développe-t-il une position qui, en réalité masque la terreur par délégitimation.

En effet, dans ce roman qui trame son histoire sur celle du Congo-Brazzaville des années 1990, toute la narration semble organisée et pensée pour que les seuls et uniques responsables de la violence politique en Afrique soient identifiés en la personne des politiciens locaux. C'est le sens de l'Affaire d'Okonongo, qui projette au cœur du récit un projet de génocide des « Nordistes » par les « Sudistes ». Cet angle de narration n'est rien d'autre qu'une manière de crédibiliser les accusations de génocide ayant dominé à l'époque les débats politiques d'après-guerre dans l'ancienne colonie française, selon Germain Kadi (2013 : 192) qui a consacré une réflexion à l'adaptation du roman *Johnny Chien Méchant* en œuvre cinématographique. En projetant les phares implacables de la critique sur la terreur dirigée contre les populations nordistes par les « Petits-fils nègres de Vercingétorix », allégorie des miliciens Ninjas de Bernard Kolélas, il est clair que le roman d'Alain Mabanckou censure en toute conscience l'implication majeure française, fut-elle à travers les multinationales pétrolières ; une implication politico-financière sur laquelle le documentaire *Françafrique : cinquante années sous le sceau du secret* de Patrick Benquet (2010), ainsi que le livre en colère de François-Xavier Verschave *Françafrique*, ne font aucun mystère.

Or cette implication, pour convoquer les réflexions de Tzvetan Todorov dans *Nous et les autres* (1989 : 226), est une application voire une réactualisation près de deux siècles plus tard de l'idée chère à Ernest Renan, idée consiste à mettre la terreur au service de tout gouvernement oligarchique ; émanation politique des élites, maîtresses des plus importants secrets de la réalité et qui domineraient le monde par les moyens puissants d'action qui seraient en leur pouvoir pour faire régner le plus de raison possible. On comprend que le romancier, à travers ses choix narratifs, exempte ce que Renan lui-même appelle la « tyrannie positiviste », « cette terreur qui ne se préoccupe pas des victimes, et qui sacrifie des espèces entières pour que d'autres trouvent les conditions essentielles de leur vie ». Car, d'après Tzvetan Todorov (1989 : 228), qui cite Ernest Renan, tout ce qui sert les desseins de la nature est légitime, et il n'y a aucunement lieu de prononcer là-dessus une condamnation morale. C'est donc ce

que fait l'auteur de *Les petits-fils nègres de Vercingétorix*, en éludant la responsabilité politique, militaire et économie de la France dans la banqueroute congolaise.

Conclusion

Au total, biaisant sa vocation de héraut présumé des « voix qui s'affaissent dans le cachot du désespoir », Alain Mabanckou offre à l'historiographie littéraire une œuvre qui semble participer, dans le contexte actuel de la mondialisation où le roman n'est pas un média culturel neutre, à l'OPA sur les consciences mondialisées, à laquelle se livrent déjà les médias classiques. La critique faite ici au traitement de la question ethnique dans son rapport aux guerres postcoloniales en Afrique, dénonce l'obsession de la vision schizophrène des nations africaines, représentées comme un corps social qui, sous l'effet de la manipulation discursive et idéologique d'intellectuels et d'hommes politiques, se livre à une représentation dépréciative des humanités africaines. Une obsession narrative qui tend à occulter des paramètres historiques globaux qui permettraient de cerner les contours et les impensées idéologiques des crises en Afrique, après la chute du mur de Berlin en 1989.

OUVRAGES CITES

Amselle, Jean-Loup, et M'Bokolo, Elikia, (eds). 1999. *Au cœur de l'ethnie*. Paris : Édition la Découverte/Poche.

Antelme, Robert. 1957. *L'espèce humaine*. Paris : Gallimard.

Besson, Patrick. 2009. *Mais le fleuve tuera l'homme blanc*. Paris : Fayard.

Carrière, Jean-Claude. 1992. *La controverse de Valladolid*. Coll. « Pocket ». Belfond : Le Pré aux Clercs.

Conesa, Pierre. *La fabrication de l'ennemi*. Paris : Éditions Robert Laffont.

Dongala, Emmanuel. *Johnny Chien Méchant*. 2002. Paris : Le Serpent à Plumes.

Hatzfeld, Jean. 2003. *Une saison de machettes*. Coll. « Fiction & Cie ». Paris : Éditions du Seuil.

Kadi, Germain-Arsène. 2013. *De Johnny Chien Méchant d'Emmanuel Dongala à*

Johnny Mad Dog de Jean-Stéphane Sauvaire. Paris : L'Harmattan.

Kourouma, Ahmadou. 2000. *Allah n'est pas obligé.* Paris : Éditions du Seuil.

Kourouma, Ahmadou. 2004. *Quand on refuse on dit non.* Paris : Éditions du Seuil.

Mabanckou, Alain. 2012. *Le sanglot de l'Homme Noir.* Paris : Librairie Arthème Fayard.

Mabanckou, Alain. 2002. *Les petits-fils nègres de Vercingétorix.* Paris : Le serpent à Plumes.

Manceron, Gilles. 2003. *Marianne et ses colonies.* Paris : Éditions La Découverte.

Mbembe, Achille. 2000. *De la postcolonie.* Paris : Karthala.

Nganang, Patrice. 2007. *Le manifeste de la nouvelle littérature africaine.* Paris : Homnisphères.

Todorov, Tzvetan. 1989. *Nous et les autres.* Paris : Éditions du Seuil.

Trinquier, Roger. 2008. *La guerre moderne.* Paris : Éditions Economica.

Verschave, François-Xavier. 1999. *Françafrique.* SI : Éditions Stock.

Walzer, Michael. 2006. *Guerres justes et injustes.* SI : Gallimard.

Saïd, Edward, W. 2000, *Culture et impérialisme.* Paris : Librairie Arthème Fayard/Le Monde diplomatique.

FILM DOCUMENTAIRE CITE

Benquet, Patrick. 2011. *Françafrique : 50 années sous le sceau du secret.* 159 min.